

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

12 Décembre 1964



Discours de M. le Bâtonnier M. DUTOT



LE CRIME DANS SHAKESPEARE

par M^e Marie-Josette ROUBISCOUL

Avocat à la Cour
Lauréate de la Conférence - Prix Emile-Hubert



Imprimerie spéciale de la GAZETTE DES TRIBUNAUX DU MIDI
28, allée Jean-Jaurès
TOULOUSE

1965

LE CRIME DANS SHAKESPEARE

par M^e Marie-Josette ROUBISCOUL

Avocat à la Cour

Lauréate de la Conférence - Prix Emile-Hubert

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,
MONSIEUR LE BATONNIER,
MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CONFRÈRES,

Le quatrième centenaire de la naissance de Shakespeare ne saurait laisser les juristes indifférents, car son œuvre, comme celle de tous les grands tragédiens classiques, est ensanglantée par ces mêmes crimes horribles qui rythment périodiquement les audiences de nos Cours d'Assises.

Certes il peut paraître surprenant aux psychologues modernes, obsédés de scientisme, d'aller demander à Shakespeare des notions sur le crime.

Ce serait oublier que les écrivains, en attirant davantage l'attention sur l'auteur de l'acte que sur l'acte lui-même, ont justement été les premiers criminologues.

Shakespeare nous offre un éventail de criminels exceptionnels dont il a magistralement analysé les mobiles, tout en précisant de façon inattendue leur châtement.

Ces héros de théâtre ont obéi pour tuer à des sentiments aussi éternels que le crime lui-même et nous assistons à la progression dans leur esprit de la pensée criminelle, de son origine à son aboutissement.

Ce cheminement du bien vers le mal, de l'honnêteté vers le meurtre, est très apparent chez Macbeth. Au début de sa vie il avait mis sa vaillance et son courage au service du vieux roi Duncan son parent. Mais au soir d'une bataille où il s'était couvert de gloire, il rêva d'une gloire encore plus grande. Alors que le roi, pour lui exprimer sa gratitude, lui donnait un titre auquel il ne

comptait pas, il aspira pour la première fois au titre combien prestigieux de roi d'Écosse.

L'espace d'un court instant son destin lui était apparu sous l'allégorie de trois sorcières, dans une lande déserte qu'il parcourait en compagnie de Banquo.

Le meurtre n'est encore pour lui qu'un « rêve » et estimant que « si le hasard veut le couronner, il peut le faire sans qu'il fasse un pas » il examina une à une les raisons pour lesquelles il ne devait pas tuer Duncan ; il frapperait un roi généreux, un vieillard confié au sommeil, un hôte que l'on doit protéger.

Mais la couronne avait pour Lady Macbeth des attributs encore plus glorieux et plus enviables que pour lui. Elle ne tarda pas de lui reprocher de demander l'impossible en voulant « saintement » ce qu'il voulait « hautement ». C'est elle qui prépara la drogue destinée à endormir les soldats de la garde et elle aussi qui choisit le poignard qui devait tuer son hôte. Il n'a plus dès lors qu'à accomplir un crime qu'elle avait si bien préparé.

Macbeth est roi, mais être roi n'est rien, encore faut-il l'être en sûreté ; et le meurtre de Banquo suivit de très près celui de Duncan.

La disparition du fils de Banquo lui est aussi nécessaire que celle du père, cependant ce dernier meurtre n'a jamais été exécuté, car « Macbeth » n'est pas tellement l'histoire d'un ambitieux qui tue pour satisfaire son ambition, que celle d'un homme qui accomplit un destin écrit à l'avance.

Jamais criminel ne sera plus « déterminé » que lui. Il a pu tuer Duncan et Banquo comme les trois sorcières l'avaient laissé supposer au début, mais il n'est pas arrivé à tuer les enfants de Banquo, car elles avaient également prédit qu'ils règneraient sur l'Écosse après Macbeth. De plus, ces meurtres avaient été annoncés par de singuliers présages ; la terre a tremblé, l'oiseau des ténèbres a gémi toute la nuit, d'étranges cris de mort ont déchiré l'air, les chevaux du roi, ces nobles coursiers, « les perles de leur race », ont voulu s'entre-dévorer.

Pour accomplir ce qui paraissait être prévu de toute éternité, Macbeth a été guidé par les mobiles les plus bas qui peuvent mener un homme au crime ; un sordide intérêt matériel, une ambition démesurée que rien n'arrête. S'il lui a fallu l'appui d'une complicité pour tuer une première fois, « le sang appelant le sang » il a agi toujours seul par la suite. Les meurtres qu'il a accomplis, si barbares soient-ils, n'avaient rien d'exceptionnel et étaient même dans l'ordre normal des choses de la monarchie de l'Écosse aux ^{x^e} et ^{xr^e} siècles.

Lorsque Shakespeare a voulu montrer que des sentiments nobles et élevés menaient tout aussi bien au crime, il s'est tourné vers l'histoire de Rome.

Le meurtre de César lui a donné l'occasion d'exposer le drame d'un tyrannicide qui aimait son tyran, car Brutus aimait César, se réjouissait de sa fortune, l'admirait pour sa vaillance... mais le tua pour son ambition. Ce n'est pas que je n'aimais pas César, nous dit-il, c'est que j'aimais Rome davantage et il est devenu criminel pour avoir voulu être le champion de la liberté contre la tyrannie. Il n'a tué qu'après avoir fait taire l'affection qu'il portait à la victime et cela au prix d'un sacrifice cornélien avant la lettre. Déchiré entre ses sentiments et ce qu'il croyait être son devoir, en véritable Romain il opta pour le devoir.

Ce qui lui a valu l'admiration de son adversaire politique lui-même : « Celui-ci fut de tous le plus noble Romain. Tous les conspirateurs agirent par envie de César, lui seul s'unit à eux dans une pensée d'honneur et pour le bien de tous ».

Or cet homme recherché par les conjurés comme un chef était un bien piètre politique. César mort, il n'a su tirer aucun parti de la situation ; c'est Marc-Antoine, beaucoup plus réaliste, qui a gagné la confiance du peuple ; Marc-Antoine que Brutus s'était refusé à tuer afin de ne pas être accusé de fureur dans le meurtre et de haine après le meurtre.

Brutus qui aurait tant voulu sauver Rome de la tyrannie sans tuer le tyran, a accompli l'acte qui lui coûtait le plus, mais ensuite n'a rien fait d'autre. Il a en outre tué César, non pour ce qu'il était, mais pour ce qu'il risquait de devenir et reconnu le matin du crime n'avoir jamais vu en lui « les passions gouverner la raison ».

Afin de se convaincre de la légitimité de son acte, il l'a haussé à la dignité d'une opération de haute justice. Pour avoir tué sans haine et sans colère, Brutus n'en est pas moins un criminel quand même.

Le meurtre accompli par devoir est un thème cher à Shakespeare ; il en a fait également le sujet de sa pièce la plus célèbre.

Lorsque sur les remparts d'Elseneur, le spectre du vieux roi de Danemark apparut, révélant que son frère Claudius l'a tué pour lui ravir à la fois « la vie, la couronne et la reine », Hamlet accepta tout de suite la mission de vengeance qu'il lui imposait. Il l'accepta dans son principe mais ne l'a accomplie qu'après bien des attentes et des hésitations et s'être maintes fois reproché son manque d'énergie. Ne regrettons pas qu'Hamlet ait mis tant de temps à venger ces crimes devant lesquels « le cœur et la raison s'insurgent » ; son indécision nous a valu les plus belles pages de la littérature sur la vie, la mort, le destin et la justice.

Avant de punir celui qu'on lui a désigné comme le coupable, il veut avoir sur sa culpabilité des preuves certaines. Son premier souci fut d'instruire le crime et il employa pour y arriver un procédé fort original. Ayant entendu dire que « certains criminels, à

la faveur d'un spectacle et par l'habileté de la mise en scène. ont eu l'âme saisie au point de confesser aussitôt leur forfait », il fait jouer devant le roi par une troupe de comédiens de passage, une pièce au nom prédestiné de « souricière ». Cette reconstitution produisit l'effet escompté et était, en plus pour lui, à défaut d'action réelle, une savoureuse vengeance. une satisfaction personnelle qu'il s'offrait.

Alors qu'il s'était donné tant de mal pour être certain de la faute du roi et ne tuer que le coupable, à la première occasion il a frappé au hasard, ayant entendu du bruit derrière une tenture, et croyant tuer le roi, il tua Polonius, le père de la femme qu'il aime, le père de son meilleur ami.

Ce meurtre inutile a valu à Hamlet d'être exilé en Angleterre. Les raisons que le roi donna à cette mesure ne seraient d'ailleurs pas désavouées par les tenants des théories d'avant-garde sur la répression ; ce n'est pas pour le punir du crime de Polonius, pour lui infliger un châtement, ce qui aurait été parfaitement légitime, mais parce que, dit-il, « sa liberté reste un danger constant, une menace pour vous, pour nous, pour tous ».

Hamlet, faisant un faux, envoya ses gardes subir à sa place le supplice qui l'attendait en Angleterre et lorsqu'il raconte l'aventure à Horatio, nous nous apercevons, non sans surprise, que pour rédiger sa requête il a employé la terminologie des conclusions modernes :

« Une pressante injonction du roi ;
« Attendu que l'Anglais restait son loyal feudataire ;
« Attendu que la palme de l'amitié devait entre eux reverdir ;
« Attendu que la paix devait tresser entre deux ses guirlandes d'épis comme une chaîne d'alliance ; et quantité d'autres attendu que de grande charge. »

Avant que le roi n'apprenne cette supercherie, Hamlet n'eut que très peu de temps pour accomplir un crime qu'il remettait sans cesse, non par manque de courage, mais par excès de réflexion. Lors de ses dialogues avec Horatio dans le cimetière, il ressemble bien plus à un philosophe méditant sur la mort qu'à un criminel se préparant à tuer.

C'est pour cette raison que Goethe, tout en reconnaissant « sa haute et pure moralité », lui refusait « la vigueur nerveuse qui fait les héros ».

Shakespeare qui aimait à la fois le paradoxe et la difficulté, dépeint un vengeur écrasé par sa mission de vengeance, comme il avait choisi son tyrannicide parmi les amis du tyran ; de même il exposa les ravages que peut causer la jalousie dans une âme au sujet d'un homme qui n'était pas facilement jaloux et qui n'avait au surplus aucune raison de l'être.

De tous les criminels shakespeariens seul Othello a tué par amour et il a fallu toute la perfidie de Yago pour faire naître la jalousie dans un cœur aussi peu enclin à la recevoir.

La haine que Yago portait à Othello n'était pas gratuite ; il en explique les raisons dès les premiers vers de la tragédie ; malgré les sollicitations de trois notables de Venise, le More a refusé d'en faire son lieutenant et lui a préféré Cassio. Rien ne fut plus tentant pour cet être perfide que de faire croire à Othello que Desdémone le trompe avec Cassio. Sa tâche fut difficile ; il s'entendit répondre : « ... non, Yago, avant de douter je veux voir. Après le doute la preuve. Et après la preuve mon parti est pris : adieu à la fois à l'amour et à la jalousie. »

Ce en quoi Othello surestimait le pouvoir de sa volonté ; lorsqu'il a cru Desdémone infidèle, sa raison n'a plus su commander à ses sentiments et le meurtre fut pour lui la seule conclusion possible. Il voulut tuer Cassio avec une haine farouche ; regrettant de ne pouvoir le faire « pendant neuf ans » et qu'il n'ait « quarante mille vies, une seule étant trop méprisable, trop chétive pour assouvir sa vengeance », et il demanda ensuite à Yago de lui fournir le poison pour tuer Desdémone.

Mais ce dernier refusa car il voulait bien être l'instigateur du meurtre mais non le complice et il poussa également Roderigo à tuer Cassio alors qu'il avait promis de le faire. C'est le type même de l'auteur moral, véritable responsable de crimes qu'il fait commettre par d'autres. Combien de Yago échappent de nos jours à la justice qui est devant eux désarmée et impuissante parce que, machiavéliquement, ils ont reculé devant la matérialité de l'acte.

Il était parvenu à ses fins avec une assurance inégalée dans l'histoire de ses prédécesseurs et de ses émules ; avant d'être démasqué il a pu voir Othello tuer Desdémone et accomplir ainsi le meurtre passionnel par excellence.

Les criminels shakespeariens ont obéi parfois pour tuer aux mêmes mobiles que les criminels qui hantent nos Cours d'Assises, mais il n'y a plus aucune ressemblance entre eux à l'heure du châtimeⁿt.

Shakespeare fit du crime le sujet de prédilection de ses tragédies ; cependant les rares procès de son œuvre ne sont pas des procès criminels mais civils.

N'est-ce pas parce que ses héros sont rois ou sont princes et qu'en Grande-Bretagne, alors comme aujourd'hui, la couronne fut toujours au-dessus des lois ? A quoi bon renoncer au crime pensait Lady Macbeth, puisqu'une fois qu'il sera accompli personne ne pourra demander compte à notre puissance ? Si c'est là un des raisons, ce n'est certainement pas la seule.

Ces criminels sont insensibles et indifférents aux sanctions de la justice des hommes et le châtimeⁿt suprême est pour eux un

bienfait. Les dernières paroles de Brutus se jetant sur sa propre épée ont été pour s'écrier « Apaise-toi maintenant, ô César : à te tuer Brutus eut moitié moins de joie qu'à mourir. »

Lorsque Macbeth s'est refusé à « imiter le héros de la folie romaine » ce n'est pas qu'il redoutait la mort, mais que jusqu'au dernier moment il ne voulut pas admettre sa défaite et croire que son crime ne lui avait pas procuré les satisfactions qu'il en attendait.

Ils ont trouvé en eux-mêmes leur propre châtement, mais nous ne devons pas en déduire que Shakespeare méprisait la justice, car il nous a donné la preuve du contraire dans le « Marchand de Venise » avec un procès fort célèbre, destiné non à punir un crime, mais à régler un litige entre deux marchands de la sérénissime république. Car Shylock, bien que réclamant la livre de chair qu'Antonio lui avait inconsidérément promise, n'est pas un criminel : c'est le type même du plaideur qui demande la stricte application de la loi quand il croit qu'elle joue pour lui. Le verdict qui, par une subtilité juridique, permit à Shylock de prélever une livre de chair mais à condition de ne pas verser le sang et de n'en prélever ni plus ni moins qu'une livre, nous montre que lorsque deux règles de droit s'opposent dans un litige, comme ici la force d'un écrit et l'intégrité de la personne humaine, il s'en trouve souvent une troisième pour venir apporter la solution.

Mais, bien plus que cela, cette pièce est une véritable réhabilitation du plaideur qui, par son procès, contribue à maintenir la loi ; à tel point que les auteurs qui ont pensé que le droit était le produit d'un combat, le résultat d'une lutte, ont pris le « Marchand de Venise » en exemple. Ihering « amenant Shakespeare au forum de la jurisprudence » a loué Shylock de son obstination à obtenir sa livre de chair car luttant pour son droit il lutte pour le droit.

Si les lois écrites de la Cité ont besoin pour être maintenues des décisions judiciaires, il en va différemment des lois naturelles qui, en premier, répriment le crime. Pour le seul fait de les avoir transgressées, les coupables ont connu un remords qui ne leur a laissé aucun repos. Remords d'autant plus grand que leur crime a été inutile et n'a même servi qu'à précipiter ce qu'ils voulaient éviter.

Macbeth fut vaincu par les fils de Duncan et l'ordre naturel qu'il avait anéanti par son meurtre fut restauré.

Hamlet, avant de mourir, prophétisa l'élection de Fortimbras, neveu du roi de Norvège, et même la souhaita. Or la grande action du roi Hamlet de Manemark avait été justement de triompher du roi de Norvège... Hamlet, en voulant venger son père, a anéanti ce qui avait été l'œuvre de sa vie.

Brutus en tuant César n'a pas pour autant libéré Rome ; il a au contraire plongé son pays dans le chaos et préparé l'avènement

d'Octave. Le geste de Brutus, après vingt ans de guerre civile, n'a pas donné à Rome la république mais un César moins grand.

Au remords poursuivant inlassablement le coupable, semble s'ajouter l'inutilité du crime. Faut-il de cela tirer une leçon ? Autrement dit, l'œuvre de Shakespeare est-elle celle d'un moraliste ?

Ses drames se terminent toujours par le triomphe du bien sur le mal, le cauchemar est dissipé, le héros criminel anéanti et ainsi le dessein moral implicite est rempli.

Mais tout en jetant l'anathème sur le crime, il employa pour parler des criminels non le langage d'un accusateur, mais d'un défenseur. Il fouille dans leur passé pour décrire les causes et les mobiles de leurs actes. Il n'en finit pas d'expliquer la jalousie d'Othello et de trouver des raisons valables pour qu'une âme aussi noble ait pu passer de la tendresse à la férocité. Il raconte son enfance, son éducation, ses exploits et ne manque pas, bien entendu, de souligner les services qu'il a rendus à l'Etat. Ce sage, ce général de la sérénissime république de Venise, n'a pu tuer que poussé par le génie du mal qu'incarne Yago. Or la tragédie est incontestablement consacrée à Othello ; c'est en lui que se joue la véritable action tragique ; Yago reste le même d'un bout à l'autre.

Ce souci d'expliquer le crime, et par là-même d'en excuser en quelque sorte l'auteur, est bien plus apparent encore dans « Jules César » où il se livre à une véritable réhabilitation de Brutus.

L'image d'un Brutus torturé entre ses sentiments et son devoir nous est familière et c'est en partie à Shakespeare que nous la devons.

Dante plaçait César au rang des héros, tandis que Brutus et Cassius étaient plongés dans les profondeurs glacées de l'enfer. Aux yeux des anciens, le crime de Brutus était l'expression même de l'ingratitude. Pour avoir tenté cette réhabilitation, Shakespeare n'a pas pour cela dénaturé les faits de l'histoire et il n'a pas passé sous silence le discours de Marc-Antoine sur la tombe de César : « Brutus le bien-aimé a frappé ; et quand il retira l'acier maudit, voyez, le sang de César a suivi, comme s'il se précipitait pour demander « Est-ce vraiment Brutus qui frappe ? » Car Brutus était l'ange de César. Cette blessure fut de toutes la plus monstrueuse. Quand le noble César vit qu'il frappait, l'ingratitude plus encore que le bras du traître le vainquit. »

Et le « toi aussi Brutus » de César mourant est l'exacte réplique du « Tu quoque mi fili » de Suétone.

Lorsqu'il nous montre ces criminels torturés par le remords et en proie à une angoisse telle qu'ils envient le sort de leur

victime, c'est incontestablement notre pitié qu'il cherche à émouvoir.

Il fallait un talent tel que le sien pour exprimer en une même tragédie l'horreur que lui inspirait un crime et la sympathie que parfois il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour le criminel.

Quant à la raison de cette sympathie c'est Shakespeare lui-même qui nous l'a donnée :

Etre ou ne pas être, voilà la question.
Que faut-il admirer ? La résignation
Acceptant à genoux la fortune outrageuse
Ou la force luttant sur la mer orageuse ?
